



Jack Weatherford

# GENGIS KHAN

*et les dynasties mongoles*

PASSÉS/COMPOSÉS



Gengis Khan



Jack Weatherford

# Gengis Khan

ET LES DYNASTIES MONGOLES

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Martine Devillers-Argouarc'h

PASSÉS/COMPOSÉS

Jack Weatherford, *Genghis Khan and the Making of the Modern World*, 2004, pour la version originale.

© 2004 by Jack Weatherford.

Cette traduction a été publiée avec l'accord de Crown, une marque de Random House, département de Penguin Random House LLC (New York).

© 2004 by David Lindroth Inc, pour la cartographie.

ISBN : 978-2-3793-3554-9

Dépôt légal – 1<sup>re</sup> édition : 2022, août

© Passés composés / Humensis, 2022

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Message adressé aux jeunes Mongols :  
« N'oubliez jamais les érudits mongols qui ont  
donné leur vie pour la sauvegarde de votre his-  
toire. »





« Ce noble roi s'appelait Gengis Khan,  
En son temps de si grande renommée,  
Qu'en nul endroit, nulle contrée,  
N'était Seigneur aussi excellent en toutes choses. »

Geoffrey Chaucer, *Contes de Canterbury* (1395)

« Conte de l'écuyer ».



# Sommaire

|  |    |
|--|----|
| Note du traducteur sur la translittération ..... | 13 |
| Introduction .....                               | 15 |

## **PARTIE I. TERREUR DANS LA STEPPE** **1162-1206**

|   |     |
|---|-----|
| Chapitre 1. Le caillot de sang .....          | 43  |
| Chapitre 2. Le conte des Trois Rivières ..... | 77  |
| Chapitre 3. La guerre des khans .....         | 105 |

## **PARTIE II. LA GUERRE MONDIALE DES MONGOLS** **1211-1261**

|  |     |
|--|-----|
| Chapitre 4. Où l'on crache à la face du roi d'Or .....     | 135 |
| Chapitre 5. Sultan contre khan .....                       | 167 |
| Chapitre 6. La découverte et la conquête de l'Europe ..... | 195 |
| Chapitre 7. La guerre des reines .....                     | 229 |

## **PARTIE III. L'ÉVEIL MONDIAL** **1262-1962**

|   |     |
|---|-----|
| Chapitre 8. Khoubilaï Khan et le nouvel Empire mongol ..... | 269 |
| Chapitre 9. Leur lumière dorée .....                        | 297 |
| Chapitre 10. L'empire de l'illusion .....                   | 321 |
| Épilogue. L'esprit éternel de Gengis Khan .....             | 351 |

## *Gengis Khan*

|  |     |
|--|-----|
| Notes.....                                       | 359 |
| Bibliographie sélective.....                     | 373 |
| Glossaire des noms de personnes et de lieux..... | 383 |
| Glossaire des termes empruntés au mongol.....    | 387 |
| Index.....                                       | 389 |
| Remerciements .....                              | 393 |

## Note du traducteur sur la translittération

Il existe un grand nombre de systèmes de translittération du mongol classique et moderne, mais aucun consensus à ce sujet n'a été établi. Comme l'auteur, qui a opté pour la formulation la plus simple pour le lecteur de langue anglaise, j'ai choisi une transcription phonétique française des patronymes, à l'instar de celle qu'a choisie René Grousset pour *L'Empire des steppes*.

Pour la capitale de la Mongolie, Oulan-Bator en translittération du russe, je me suis conformée au choix de l'auteur, qui préfère la version mongole : Oulaan-baatar.

En matière de toponymie, hydronymie et oronymie, il m'a semblé préférable d'adopter comme l'auteur les noms modernes usuels, avec translittération du mongol plutôt que du chinois – choisir par exemple Kherlen pour le cours d'eau, plutôt que Kerülen (translittération du chinois) ou Qerelen.

Comme l'auteur, j'ai utilisé le mot « khan » pour la fonction de chef de tribu et « Grand Khan » pour la fonction suprême, l'usage moderne de « khan » pour un roi et *khaan* pour le Grand Khan pouvant induire une certaine confusion.

Si j'ai gardé les trémas, tel que René Grousset, j'ai supprimé comme l'auteur les autres signes diacritiques marquant l'importance de certaines voyelles, d'aucune utilité pour les lecteurs ne parlant pas mongol.

# Famille royale du grand empire mongol Yéké Mongol Ulus

GENGHIS KHAN  
1206-1227

Börté Khatoun

Djotchi

Djaghataï

ÖGÖDEÏ  
1229-1241

*Toragana*  
1241-1246

*Toloui*  
1227-1229

Sorgaqtani

Batou

GUYUK  
1246-1248

*Oghoul Qaïmich*  
1248-1250

MONGKA  
1251-1259

Hülagü

Khoubilaï  
(1260-1294)

Ariq Böge  
(1260-1264)

Horde  
d'Or

Empire  
moghol

Ilkhanat

Dynastie  
Yuan

Russie

Inde

Perse  
et Irak

Chine

GRAND KHAN

*Régent*

Les dates correspondent au règne du khan dont le nom figure au-dessus (entre parenthèses pour les règnes à la durée contestée).

## Introduction

« Le Conquérant disparu Gengis Khan était un homme d'action. »

*Washington Post*, 1989<sup>1</sup>.

En 1937, l'« âme » de Gengis Khan disparut d'un monastère bouddhiste du centre de la Mongolie, situé à proximité de la rivière de la Lune, au pied des monts Shankh, où avec vénération les fidèles lamas veillaient sur elle depuis des siècles. Dans les années 1930, en effet, les hommes de Staline exécutèrent une trentaine de milliers de Mongols au cours d'une série de campagnes contre leur culture et leur religion. Les troupes soviétiques détruisirent les monastères les uns après les autres, fusillant les moines, violant les nonnes, brisant les objets sacrés, pillant les bibliothèques, brûlant les Écritures et rasant les temples. On raconte qu'un quidam sauva l'objet matérialisant l'âme du Grand Khan pour le mettre en sécurité dans la capitale, Oulaan-baatar, où l'on finit par en perdre la trace.

Les guerriers nomades ont pourtant traversé les siècles en arpentant les vastes steppes herbues de l'Asie intérieure derrière leur *süld*, bannière symbole des esprits gardiens constituée d'un assemblage de crins tirés de la queue des meilleurs étalons et montés sur la hampe d'une lance, juste en dessous du fer. Chaque fois qu'il installait son camp, le chef guerrier plantait la bannière à l'entrée pour révéler son identité et se poser en gardien perpétuel. Le *süld* flottait toujours à l'air libre sous l'Éternel Ciel bleu, divinité des Mongols. Ballottés par la brise qui soufflait presque en permanence, les longs crins captaient le pouvoir du vent, du ciel et du soleil, en canalisant la puissance de la nature pour la transmettre au guerrier.

## *Gengis Khan*

Le vent dans les crins nourrissait ses rêves et l'encourageait à suivre sa destinée. Le flottement l'attirait sans cesse vers d'autres lieux où trouver de meilleurs pâturages, exploiter de nouvelles possibilités, vivre d'autres aventures, se forger son propre destin. L'union entre l'homme et sa bannière spirituelle devenait si fusionnelle qu'à sa mort, disait-on, les crins de cheval étaient les dépositaires éternels de l'esprit du guerrier. Tout au long de sa vie, le *süld* symbolisait sa destinée ; à sa mort, il incarnait son âme. Le corps physique était vite abandonné à la nature et à ses œuvres, mais l'âme vivait à jamais dans ces quelques touffes de crins, source d'inspiration pour les générations futures.

Gengis Khan possédait deux *sülds*, l'un à crins blancs pour les temps de paix, et l'autre tiré d'une queue-de-cheval noire pour conduire ses hommes à la guerre. La bannière blanche disparut assez vite après lui, mais la noire demeura, dépositaire de son âme. Pendant des siècles après sa mort, le peuple mongol continua à honorer son chef à travers ce symbole. Au xvi<sup>e</sup> siècle, l'un de ses descendants, le lama Zanabazar, fit édifier un monastère pour honorer et protéger la bannière étendard. Bravant orages et tempêtes de neige, invasions et guerres civiles, plus d'un millier de moines bouddhistes de la secte tibétaine des Bonnets jaunes (Gelugpa) s'en constituèrent les gardiens. Face aux politiques totalitaires du xx<sup>e</sup> siècle, ils ne pesèrent pas lourd et finirent massacrés. La bannière disparut.

La destinée de Gengis Khan ne doit rien à la fatalité ; c'est lui-même qui l'a forgée. À sa naissance, il semblait hautement improbable qu'il eût un jour assez de chevaux pour se former un *süld*, et ses chances de partir à l'assaut du monde guidé par sa bannière étaient encore plus minces. Le jeune garçon qui allait devenir Gengis Khan grandit dans un environnement tribal d'une violence extrême, avec son lot quotidien d'assassinats, d'enlèvements et d'asservissement de populations entières. Issu d'une famille que sa tribu avait rejetée et laissée à son triste sort dans la steppe, il n'a probablement pas rencontré plus de quelques centaines de personnes durant toute son enfance, ni reçu d'enseignement classique. Dans ce contexte difficile, il s'est frotté de manière particulièrement



## *Introduction*

redoutable à toute la panoplie des émotions humaines, notamment le désir, l'ambition et la cruauté. Enfant, il tua son demi-frère plus âgé avant d'être capturé et réduit à l'esclavage par une tribu rivale, à qui, pourtant, il parvint à échapper.

Dans cette tourmente, le jeune garçon fit preuve d'un solide instinct de survie et de conservation, mais rien ne présageait alors tout ce qu'il allait accomplir par la suite. Petit, il avait peur des chiens et pleurait pour un rien. Son frère cadet était plus fort que lui au tir à l'arc, et bien meilleur lutteur. Son demi-frère le menait à la baguette et le harcelait. Pourtant, la faim, les humiliations, son enlèvement et l'esclavage furent les éléments déclencheurs de sa longue ascension vers le pouvoir. Avant même d'être pubère, il avait déjà noué les deux relations les plus importantes de son existence, en jurant amitié et allégeance éternelles à un garçon légèrement plus âgé que lui – ami intime durant sa jeunesse avant de devenir à l'âge d'homme son ennemi le plus acharné –, et en s'engageant avec la jeune fille qu'il aimerait toute sa vie et qui deviendrait grâce à lui la mère de futurs empereurs. Cette double prédisposition à l'amitié et à son contraire, forgée dans sa jeunesse, persista sa vie durant et finit par devenir l'un de ses traits caractéristiques. Les affres de l'incertitude relative aux questions d'amour et de paternité nées à la lueur vacillante du foyer familial ou du mystère d'une couverture partagée furent ainsi projetées sur la vaste scène de l'histoire. Ses objectifs personnels, ses désirs et ses craintes déferlèrent sur le monde.

Au fil des années, Gengis Khan vainquit tous ceux dont la puissance surpassait la sienne, jusqu'à l'assujettissement de toutes les tribus de la steppe mongole. À l'âge de 50 ans, alors que la plupart des grands conquérants avaient déjà rengainé leur sabre, la bannière de l'esprit gardien de Gengis Khan lui fit signe de partir loin de son pays natal pour aller affronter les armées des peuples civilisés qui, pendant des siècles, avaient poursuivi et asservi les populations nomades. Il passa le reste de sa vie à suivre cette bannière de victoire en victoire, traversant le désert de Gobi et le fleuve Jaune jusqu'aux royaumes de Chine, puis les régions d'Asie centrale occupées par les Turcs et les Perses, et les montagnes d'Afghanistan jusqu'à l'Indus.

De conquête en conquête, l'armée mongole fit de la guerre une affaire intercontinentale avec de multiples fronts, sur des milliers de kilomètres. Les techniques de combat novatrices de Gengis Khan rendirent obsolètes les chevaliers en armure de l'Europe médiévale, remplacés par une cavalerie disciplinée se déplaçant en unités coordonnées. Plutôt que de s'appuyer sur des ouvrages défensifs, le Conquérant fit un brillant usage des attaques surprises et autres offensives ultrarapides, et il porta la guerre de siège à un tel degré de perfection qu'elle mit fin à l'époque des villes fortifiées. Gengis Khan ne se contenta pas d'apprendre à son peuple comment se battre sur d'incroyables distances, il lui enseigna aussi à soutenir l'effort et à guerroyer en permanence pendant des années, des décennies et au final, plus de trois générations.

En vingt-cinq ans, l'armée mongole soumit plus de pays et de populations que les Romains en quatre siècles. Avec ses fils et petits-fils, Gengis Khan conquiert les civilisations les plus densément peuplées du XIII<sup>e</sup> siècle. Que l'on considère la totalité des populations vaincues ou l'ensemble des territoires occupés, ses conquêtes représentent au moins deux fois tout ce que l'histoire a connu de semblable avec un seul homme. De l'océan Pacifique à la mer Méditerranée, tous les fleuves et les lacs ont été traversés à la nage par les chevaux mongols. À son apogée, l'empire du Grand Khan couvrait une superficie de plus de 30 millions de kilomètres carrés en continu, soit environ la taille du continent africain, un ensemble beaucoup plus vaste que le serait une Amérique composée des États-Unis, du Canada, du Mexique et de l'Amérique centrale, Caraïbes incluses. Il s'étendait de la toundra et des neiges sibériennes aux plaines subtropicales de l'Inde, des rizières vietnamiennes aux champs de blé hongrois et de la Corée aux Balkans. La majeure partie de la population mondiale actuelle habite des territoires jadis occupés par les Mongols : vues sur un planisphère de notre époque, les conquêtes de Gengis Khan recouvrent trente pays où vivent plus de trois milliards d'âmes. Le plus étonnant dans tout cela, c'est que l'ensemble de la tribu dont il était le chef comptait un million d'individus environ, soit moins que les effectifs de

## *Introduction*

certaines grandes entreprises d'aujourd'hui. Et c'est dans ce creuset qu'il recruta son armée, pas plus d'une centaine de milliers de guerriers, lesquels tiendraient sans difficulté dans les plus grands de nos stades modernes.

Si l'on mesurait cet exploit à l'aune de l'aventure américaine, ce serait comme si les États-Unis n'avaient pas été fondés par un groupe de marchands instruits ou de planteurs fortunés, mais par l'un de leurs esclaves analphabètes qui, par le seul pouvoir de sa personnalité, son charisme et sa détermination, aurait libéré l'Amérique du joug étranger, unifié sa population, créé son alphabet, rédigé sa Constitution, instauré la liberté de religion pour tous, réinventé l'art de la guerre, mené toute une armée du Canada au Brésil et ouvert des routes commerciales à travers plusieurs continents. À tous niveaux et à tous points de vue, l'exploit de Gengis Khan défie l'imagination et met à l'épreuve la capacité des chercheurs à lui trouver une explication.

En montant à l'assaut avec ses cavaliers mongols tout au long du XIII<sup>e</sup> siècle, Gengis Khan a redessiné la carte du monde. À ses yeux, le terme « architecture » ne s'appliquait pas seulement à l'assemblage de pierres, mais aussi au rassemblement de nations. Insatisfait de la multitude de petits royaumes, il consolida les petits pays en les agrandissant. En Europe orientale, les Mongols unifièrent une dizaine de principautés et cités slaves pour constituer un vaste État russe. Dans l'est de l'Asie, en l'espace de trois générations, ils créèrent la Chine en adjoignant ce qui restait de la dynastie des Song du Sud aux Djourtchètes de Mandchourie, au Tibet à l'ouest, au royaume tangoute contigu au désert de Gobi, et aux territoires ouïghours du Turkestan oriental. L'expansion de la domination mongole donna naissance à des pays comme la Corée et l'Inde, lesquels sont parvenus jusqu'à notre époque en gardant peu ou prou les frontières dessinées par les conquérants d'alors.

L'empire de Gengis Khan relia les nombreuses civilisations en les agrégeant tout autour de lui. Ce fut l'avènement d'un nouvel ordre mondial. À la naissance du Conquérant, en 1162, l'ancien monde était constitué de plusieurs civilisations régionales dont chacune ignorait pratiquement tout de celles qui n'étaient pas voisines.

Personne en Chine n'avait entendu parler de l'Europe et réciproquement, et pour autant que l'on sût, personne ne s'était rendu d'un continent à l'autre et inversement. À sa mort en 1227, Gengis Khan les avait raccordés par des liens diplomatiques et commerciaux qui depuis lors n'ont jamais été rompus.

En même temps qu'il provoquait l'éclatement du système féodal des privilèges d'une aristocratie héréditaire, le Grand Khan en instituait un autre, unique, fondé sur le mérite individuel, la loyauté et la réussite. Il s'empara des comptoirs commerciaux de la Route de la Soie, disparates et moribonds, pour les organiser en une zone d'échanges, la plus vaste de tous les temps. Il réduisit l'impôt pour tout le monde et en exonéra médecins, enseignants, prêtres et écoles. Il instaura un recensement régulier et créa le premier système de postes international. Son empire ne reposait pas sur l'accumulation de richesses et de trésors mais sur la distribution de biens acquis au combat et remis dans le circuit des échanges commerciaux. Il établit un code juridique international avec la suprématie universelle de l'Éternel Ciel bleu. À une époque où la plupart des gouvernants s'estimaient au-dessus des lois, Gengis Khan insista pour qu'ils soient tenus responsables de leurs actes autant que le plus modeste des bergers. Il garantit la liberté religieuse au sein de son empire, mais exigea une loyauté totale de la part des sujets des pays conquis, quelle que fût leur religion. Il mit l'accent sur la suprématie des lois et abolit la torture, mais organisa des campagnes de grande envergure pour traquer et occire pillards et maraudeurs. Il refusa de recourir à la prise d'otages, préférant instaurer une nouvelle pratique garantissant l'immunité diplomatique à tous les ambassadeurs et émissaires, même venus de pays en guerre.

À sa mort, Gengis Khan laissait un empire aux bases assez solides pour lui permettre de s'agrandir encore pendant cent cinquante ans. Puis, au cours des siècles qui suivirent son effondrement, ses descendants continuèrent à régner sur de vastes territoires, de la Russie, la Turquie et l'Inde jusqu'à la Chine et la Perse. Ils portèrent des titres très divers : khan, empereur, sultan, roi, chah, émir et dalaï-lama. Les vestiges de l'empire du Grand Khan restèrent

## *Remerciements*

l'égard de mes collègues, qui n'ont pas lésiné sur leur contribution : Daniel Balik, Mary Lou Byrne, Kay Crawford, Jimm Crowder, John Davis, Juanita Garcíagodoy, Martin Gunderson, Arjun Guneratne, Gitta Hammarberg, Daniel Hornbach, David Itzkowitz, Manazh Kousha, David Lanegran, David McCurdy, Michael McPherson, Karen Nakamura, Kathleen Parson, Sonia Patten, Ahmed Samatar, Khaldun Samman, Dianna Shandy, Paul Solon, Anne Sutherland et Peter Weisensel. Et par-dessus tout, je remercie mes étudiants qui ont supporté mes obsessions de si bon cœur et si généreusement proposé de m'aider dans mes recherches.

J'ai été très sensible aussi, au cours des diverses étapes de mes travaux, à la contribution, aux conseils et aux encouragements de Raydean Acevedo, Christopher Atwood, Brian Baumann, Naran Bilik, Daniel Buettner, Leah et Rodney Camper, Harm DeBlij, John Dinger, D. Enkhchuluun, Kevin Fagan, James Fischer, Ray Gatchalian, Zaïda Giraldo, Tjalling Halbertsma, Ts. Jargalsaikhan, Walt Jenkins, Christopher Kaplonski, D. Khoroldamba, Philip Kohl, David McCullough, Navid Mohseni, Axel Odelberg, B. Otgonbayar, Lee Owens, Qi Yi, Marc Swartz et Don Walsh.

Je suis toujours aussi reconnaissant à mon agent Lois Wallace pour sa diligence dans sa collaboration avec moi, depuis vingt-cinq ans déjà, et à James Wade, pour son aide assidue depuis tant d'années. Pour leurs conseils avisés au cours du long processus éditorial, je suis immensément redevable à la clairvoyance de mes éditeurs, Emily Loose et Christopher Jackson, ainsi qu'à Mary Vincent Franco et Lynn Olson.

De tous les cadeaux que j'ai reçus des Mongols au cours des années qu'il m'a fallu pour mener à bien mon projet, aucun n'a été plus précieux que leurs chants. Lorsque l'épuisement me gagnait et que je luttais désespérément pour rattraper les autres cavaliers, il en était toujours un pour entonner un chant revigorant. À la fin d'une longue journée, après avoir trouvé refuge dans une famille de bergers, nous avions devant nous une jeune fille qui, tout en tremblant de peur à la vue d'un étranger venu de si loin qu'elle n'osait le regarder en face, se mettait à ouvrir grand la bouche et à chanter avec tant de beauté et d'émotion que le temps lui-même semblait prêt à suspendre son vol.

Peu à peu, je comprenais que ces chants étaient plus qu'un simple divertissement ou une distraction ; ils recelaient une mine d'informations précieuses et mettaient en lumière la culture et l'histoire mongoles. Leur mode de vie en perpétuel mouvement impose à des nomades comme les Mongols d'emporter avec eux livres et images sous forme de chants. La

## *Gengis Khan*

musique mongole enregistre et dessine le paysage dans lequel ils vivent, pas seulement avec des mots, mais dans les notes qui montent et baissent suivant le déroulement du paysage. Le *morin khuur*, ce violon orné d'une tête de cheval et joué par un homme d'habitude, peut reproduire le son des oiseaux et d'autres animaux, tandis que le chanteur – une femme généralement – évoque de lointaines contrées avec sa belle voix spécialement entraînée. On en trouve de nombreux exemples compilés au cours de longues années par Carole Pegg qui en a fait un disque intitulé *Mongolian Music, Dance and Oral Narrative*.

Même loin de la Mongolie, je recevais encore des vidéos et enregistrements de musique mongole pour m'inspirer dans mon travail. Cadeaux souvent anonymes, mais dont je voudrais remercier ici tous ceux qui me les ont envoyés. J'ai été très sensible aux enregistrements de Ts. Purevkhuu et D. Ariunaa, et à la voix incroyable de Namjiliin Norovbansad, la plus grande chanteuse mongole du xx<sup>e</sup> siècle. Si j'ai trouvé de nombreuses sources d'inspiration dans la musique de D. Jargalsaikhan et le groupe Chinggis Khaan, je n'oublie pas tout ce que m'a apporté le talent d'artistes comme Altaï-Hangaï, Black Horse, Black Rose, Khonkh, Tenger Ayalguu et Tumen Ekh. Plus que tous les mots d'un livre, quel qu'il soit, la musique de N. Jantsannorov, l'un des plus grands compositeurs du monde, sait dépeindre la beauté des paysages de la Mongolie et les passions de son histoire.

Mon fils, Roy Maybank, m'a apporté son aide lors de l'un de mes voyages en Mongolie et en Chine, et tout au long de mes recherches, j'ai reçu à foison l'aide et les encouragements de ma fille, Walker Buxton. Toutefois, celle à qui je dois le plus est mon épouse, Walker Pearce : elle n'a pas seulement été à mes côtés sur le terrain, en Russie, en Chine et en Mongolie, elle fut une source d'inspiration constante, et de bonne humeur aussi, au cours de ces six années de gestation. Il me tarde d'aller chevaucher dans la steppe avec elle et nos petits-enfants, sur les traces de Gengis Khan.